

besoin s'en f'rait sentir. Au bout de quelques semaines de ce petit exercice, quotidiennement répété, 6 animaux sur 25 — soit près du quart — avaient bel et bien attrapé la phthisie.

N'allez pas trop loin, cependant, et ne vous mettez pas plus que de raison martel en tête.

Il ne suffit pas, pour devenir phthisique jusqu'à s'en faire mourir, d'avaler des bacilles de Koch, fût-ce même à bouche que veux-tu. S'il en était ainsi, il y aurait belle lurette que nos grandes villes où l'atmosphère est saturée seraient dépeuplées, et qu'il n'y aurait plus de monde au monde. Pour ensemencer la tuberculeuse, c'est comme pour eusemencer n'importe quoi : il faut un germe, sans doute, mais il faut aussi un terrain propice. S'il tombe sur un terrain réfractaire, le germe le plus vivace n'aboutit pas : autant en emporte le vent.

Or, Dieu merci, il est quantité de terrains — c'est-à-dire d'organismes, de "tempéraments" — sur lesquels les fermentes pathogènes ne "prennent" qu'à la faveur d'une tare accidentelle, d'une brèche, d'une lésion. A l'état normal, ces organismes, qui sont tout de même la majorité, dégoûtent les microbes, en quelque sorte, et les découragent. Et c'est ce qui vous explique que vous et moi, mon cher lecteur, nous sommes encore en vie !

Ce n'est tout de même pas une raison, il est vrai, pour nous relâcher de la prudence que nous imposent le souci de l'hygiène préventive ni pour négliger les précautions de rigueur.

Méfions-nous donc — comme de la peste, ou, plutôt, comme de la phthisie — de ceux qui sont capables de faire leur absinthe rien qu'eu bavardant devant leur verre ! Méfions-nous de "la Pluie qui Parle" et des "Postillons" infectueux !

EMILE GAUTIER.

EFFET INSTANTANE

Une toux obstinée cède immédiatement devant le BAUME RHUMAL.

Les crises de l'Eglise d'Angleterre

En rejetant une partie des dogmes catholiques, les premiers réformateurs ont créé un mouvement uniforme qui a emporté dans la voie du rationalisme leurs sectateurs, qu'ils firent seuls juges de ce qu'il fallait croire et de ce qu'il fallait rejeter.

Dépouillés, en vertu de leurs propres décrets, de toute autorité dogmatique, c'est en vain que les premiers chefs de la Réforme essayèrent de mettre une limite aux négociations, et qu'à leur tour ils allumèrent les bûchers. Il ne resta plus, un jour, aux protestants que leur Bible, dans laquelle, grâce à la fiction de l'inspiration individuelle, il leur fut permis de voir tout ce qu'ils voulaient. Socin usa de la permission pour nier la divinité du Christ, et la religion qu'il s'agissait de réformer se trouva abolie par le fait.

Tel est le chemin rigoureusement tracé par le schisme du xv^e siècle au christianisme des dissidents.

Sur le continent, la réaction a été faible, localisée, sans influence décisive sur l'évolution des esprits. En Angleterre, au contraire, elle est périodique, vigoureuse, conduite par des esprits tenaces. Les Anglais, quelque pratiques qu'ils soient, ne paraissent pas vouloir d'une religiosité commode qui dispense de tout culte. Chaque fois que la conscience nationale glisse vers l'indifférence et le rationalisme, un soubressaut la rejette en arrière et, de soubressauts en soubressauts, elle se retrouve aujourd'hui plus près qu'elle n'était jamais du "papisme" et de ses pratiques abhorrées.

L'Eglise d'Angleterre fut séparée de l'Eglise universelle par Henri VIII, non point pour des motifs de conscience, mais dans un but politique ou, pour dire les choses plus crûment, — puisqu'il s'agissait d'un divorce injustifiable — dans un simple but de libertinage. Ce fut un schisme, non point une hérésie, puisque la révolte du clergé anglais porta uniquement sur des points de droit canonique. L'hérésie n'apparut que sous le règne d'Edouard VI, quand Cran-